

## Vie des arts

# Le 21<sup>e</sup> festival international du film sur l'art : coups de coeur

Paquerette Villeneuve

---

Volume 48, Number 191, Summer 2003

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/52784ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

### ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Villeneuve, P. (2003). Le 21<sup>e</sup> festival international du film sur l'art : coups de coeur. *Vie des arts*, 48, (191), 62-63.

LE 21<sup>e</sup> FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM SUR L'ART

# Coups de cœur

Paquerette Villeneuve

**P**OUR SA 21<sup>e</sup> ÉDITION, LE FIFA A AJOUTÉ UNE FIN DE SEMAINE COMPLÈTE À SA DURÉE HABITUELLE

DE 9 JOURS, ET SA PROGRAMMATION EST PASSÉE DE 150 À 250 FILMS. LE PUBLIC N'ATTENDAIT QUE CELA

PUISQUE LE FESTIVAL ATTIRAIT, EN MARS 2003, 28 000 SPECTATEURS, SOIT 8 000 DE PLUS QUE L'ANNÉE

PRÉCÉDENTE. DE TOUTE ÉVIDENCE, LA PETITE FÊTE DE PRINTEMPS EST DÉSORMAIS FORT ATTENDUE.

Le 21<sup>e</sup> Festival international du film sur l'art a officiellement débuté par la projection du *Roi Rodin* de Alain Fleischer. Il s'agissait d'une erreur étonnante de la part de René Rozon que de tenir ainsi son public captif pendant plus de deux heures, à contempler des mains frôlant le bronze des sculptures du Maître ou les caisses à moules de l'atelier afin d'en évoquer la « sensualité », autrement plus éloquente sans aide. Le tout, assorti d'un commentaire dans le style d'un cours magistral lu d'une voix sourde, provoquait un profond ennui. Heureusement, la seconde contribution de l'auteur, *Lire, Voir*, portant sur la revue *Art Press* et sa directrice Catherine Millet, membre du jury de cette année, avait un rythme plus enlevé.

## AU PALMARÈS

Le Grand Prix Pratt&Whitney Canada 2003 est allé à *Glenn Gould: The Russian Journey* du Canadien Yosif Feyginberg. Même s'il ne se démarque pas par son style – celui du documentaire classique – le réalisateur a fait preuve d'un instinct sûr dans le choix de son sujet: la tournée de Glenn Gould en Union soviétique dans l'année 1957. Dans le contexte hautement politique de la Guerre froide qui sévissait alors, le récital de Gould, interprète occidental inconnu à Moscou, débuta devant un maigre public. Pendant l'entracte, les rares musiciens présents ont ameuté tout Moscou, si bien que la soirée s'est terminée par une ovation debout dans une salle comble.

Le lendemain à Leningrad, le même phénomène se répète: au départ, l'auditoire est restreint (les Pétersbourgeois se méfient du jugement des Moscovites) et à la fin de la représentation, les musiciens sont acclamés par une foule enthousiaste. Gould leur révélait Bach, interdit de Conservatoire pour cause de « musique religieuse bourgeoise ». Il jouait même des pièces de compositeurs contemporains également à l'index. Les Russes, Rostropovitch en tête, en avaient les larmes aux yeux. Preuve, s'il en est, que l'art sert toujours de pont entre les hommes!

Mon propre coup de cœur, le film du Français Bruno Decharme sur *Alexandre Pavlovitch Lobanov*, a reçu une mention spéciale. Autiste, Lobanov fut enfermé dès son jeune âge pour comportement violent, sans doute causé par l'isolation inhérente à sa surdité congénitale. Son besoin de créer un univers qui lui corresponde était tel qu'il en a fait une œuvre picturale intensément expressive incorporant la figure récurrente du fusil. Aujourd'hui âgé de 80 ans, Lobanov n'est passé que d'une cellule à une chambre, emportant toujours ses seuls trésors dans sa petite valise: pinceaux et crayons.

La Russie était très présente cette année au palmarès avec notamment *Hunting down an angel*, film consacré au philosophe, mystique et influent poète Andrei Belyi. Mort en 1934, au moment des grandes purges stalinienne, Belyi était un véritable personnage dostoïevskien.

La réalisation *Les gratte-ciel de Moscou* fait bénéficier le spectateur d'une promenade intime dans les quartiers moscovites et démontre la puissance de l'histoire dans le développement des villes, qui changent au gré des évolutions et aussi des caprices des puissants; comme quoi l'architecture n'est souvent que symbole.

Autre succès poétique, *A Mere Grain of Nothing my Death: A Life in Poetry* – Ingrid Jonker. Elle ressemblait à Marilyn Monroe, disaient ses amis. Poétesse très douée au caractère fantasque, entière et exigeante, Ingrid Jonker ne pouvait avoir une vie quotidienne facile. Élevée par une grand-mère fantaisiste après le divorce de ses parents, elle résista de toutes ses forces à la discipline quasi militaire que son père, l'ayant fait quérir après la mort de la grand-mère, avait voulu lui imposer. Politicien proche de Vorster, militant pro-apartheid, lorsqu'on lui apprit que le corps de sa fille qui s'était suicidée venait d'être retrouvé sur la plage, il répondit: « Rejetez-le dans la mer! » Elle avait 28 ans. Son œuvre ne serait restée connue que d'une élite si, dans son discours inaugural, le président Mandela n'avait récité son poème *The Child* sur un enfant noir tué par balles dans les bras de sa mère. Un tragique destin qui méritait bien les honneurs du FIFA.

Aussi apprécié par le jury, le film de Werner Volkmer, *Roussil ou le curieux destin d'un anarchiste impénitent* offre une excellente leçon d'histoire sur la vie des

artistes et l'hostilité qu'on leur manifestait sous le régime duplesiste. Années noires, honteuses, dont il est bon de rappeler qu'elles étaient marquées par une certaine dissidence. Le film nous montre la mutilation de plusieurs œuvres, détruites sans vergogne par les parangons d'une vertu hypocrite. Le réalisateur laisse un peu de côté l'œuvre elle-même, mais rend un bel hommage au « petit gars du Plateau » à une époque où ce quartier peuplé d'abattoirs n'en faisait pas un lieu de spéculation bien attrayant pour les promoteurs.

Également primé, le film *David Hockney: Secret knowledge*, agréable grâce à l'accent et au ton de sa vedette; *Ralph Ellison: An American Journey*, réalisation plus riche de bonnes intentions que d'originalité; *Nijinsky* nébuleux et *Dickens*, film consacré au romantique barbu, souffrant du principal défaut de toutes les productions de la British Broadcasting Corporation, soit celui posé par des spectateurs plus ou moins laids sautant avec un enthousiasme malhabile sur des sujets qui leur échappent. Espérons que la reine d'Angleterre n'a pas que cela pour s'amuser! Mieux réussi, le court métrage *Music for one apartment and six drummers*, une petite comédie musicale suédoise opérant avec sources sonores disponibles dans un cabinet de toilette, était amusant. *When she died*, un opéra non dépourvu d'humour, est tiré d'un fait divers dont la célébrité est inépuisable: la mort de la princesse Diana. Son



Extrait du film *Georgia O'Keefe - A Life in Art*, réalisation de Perry Miller Adato



Extrait du film *Chacun sa merde*, réalisation de Hugues Peyret



Extrait du film *Matisse*, réalisation de David Thompson

auteur, Rupert Edwards, a su faire preuve d'audace et même de talent.

Enfin, *In spite of wishing and wanting* du chorégraphe belge Wim Vandekeybus, mêle un peu trop de belles énergies à du brechtisme démodé dans cette œuvre qu'il a filmée lui-même. Personnellement, j'ai préféré le *Fase* de Thierry de Mey sur le duo très épuré conçu par Anne Teresa de Keersmaeker, victime toutefois de la musique tonitruante de Steve Reich. Et particulièrement *Le Manteau*, transposition par Morris Panych de la nouvelle de Gogol dans un cadre original et une chorégraphie d'un intérêt soutenu.

### HORS COMPÉTITION

Les catégories sont nombreuses au FIEA et malgré un solide appétit cinématographique, il est impossible de tout visionner. Sur les 75 films vus, *Henri Matisse* de David Thompson est un des plus solides, dédaignant la polémique autour de la présumée compétition entre Picasso et Matisse – comme si les peintres n'avaient de plaisir que de s'affirmer aux dépens d'autrui plutôt que de se consacrer entièrement à leur œuvre – le réalisateur s'attarde plutôt à toutes les péripéties biographiques de l'homme, si utiles pour en comprendre l'originalité. Fils du Nord et issu d'un milieu de fabricants industriels, Matisse eut à découvrir la peinture par lui-même et à se frayer un chemin sans trop de références. Il sut vite s'approprier celles dont il avait besoin. On apprend dans

le film que l'un de ses premiers collectionneurs, le Russe Chtchoukine, jetait chaque fois son dévolu sur la toile la plus « pointue », celle dont le peintre n'était pas encore sûr et qu'il aurait aimé continuer à interroger. Chtchoukine était un amateur véritable et non un de ces spéculateurs pour lesquels le plaisir esthétique n'est pas grand-chose à côté de l'attrait du gain.

J'ai adoré le film *Francis Bacon, peintre anglais*, qui présente le personnage « indigne » qui en a choqué plus d'un, mais que le réalisateur Pierre Koralnik s'est amusé à filmer dans le délire verbal de qui n'a aucune envie de dévoiler l'essentiel. Il ne cesse de dérouter son interviewer, un long jeune homme qui, avec le sérieux d'un étudiant en histoire de l'art, s'entête à dégager son « sujet » de la gangue de l'alcool et de l'influence des petits copains. J'ai aussi aimé *Georgia O'Keefe - A life in art*, une réalisation de Perry Miller Adato, auteur du remarquable *Stieglitz* présenté l'an dernier. On y voit O'Keefe « telle qu'en elle-même », se consacrant, dans la majestueuse solitude du désert, à la réalisation d'une œuvre dont on ne connaît souvent que l'aspect un peu facile.

Ce fut un grand plaisir également que de visionner *Chacun sa merde*, dont le titre peu attrayant cache une insolence réjouissante. Le film fait l'historique des « petits pots de merde d'artiste » que, sans doute avec une arrière-pensée cynique, le peintre Piero Manzoni (mort en 1963 à 29 ans) avait mis

en vente à prix fort. Les interviews de collectionneurs aussi ridicules que sincères, et les réflexions sur la valeur marchande actuelle de ces petits pots provoquent des interrogations sans fin sur la démarche de leur concepteur.

Agréable, le film sur *Picabia* se résume assez bien en une phrase : « Il faut être nomade, traverser les idées comme on traverse les villes ». Il en va de même du poétique *Dialogue avec Yves Klein* de Theo Eshetu, proposant la reconstitution d'une rencontre rêvée entre le réalisateur et l'artiste maître du monochrome. Dans *Champollion, scribe pour l'Égypte*, il est amusant de constater que, qui que vous soyez, si vous faites quelque chose d'extraordinaire, vous aurez toujours les chiens à vos trousses. Quant au film sur *Le Musée juif de Berlin* – entre les lignes, quoique honnête comme l'est toujours le travail de Stan Neumann, il m'a semblé plus religieux que culturel. Voilà qui ne fait rien pour alléger le contentieux historique, hélas ! Pourtant, Mendelssohn, Henri Heine et, par le biais de la langue, Kafka, ne sont que quelques-uns des grands artistes ayant donné forme au patrimoine culturel allemand. J'ai apprécié aussi, dans le film *Hélène Grimaud : jouer avec les loups*, l'énergie éclatante et le charme de cette pianiste nourrie de nature dans son exil américain.

### QUELQUES COUACS ...

Il y a eu quelques films furieusement mauvais, heureusement ils étaient rares. *The Cedar bar* d'Alfred Leslie, brouillon et racoleur, est en tête des réalisations peu attrayantes. Le film *Victor Hugo - exil*, interminable, n'était pas non plus des plus réjouissants. Que dire de *I have to see, I have to see it all*, sur l'œuvre du peintre néerlandais Co Westerik ! Il en va de même pour *Ramakien - Through western eyes*, un « chromo thaï-européen », et pour l'oïseux *Kafka va au cinéma*. Mais ces petites erreurs ne permettent que de mieux faire apprécier le reste !

### ... MAIS UNE FIN HEUREUSE

Il est difficile malgré tout de faire des reproches à un événement qui accorde la priorité à l'esprit de création et nous ramène chaque année des quatre coins du monde la preuve que l'art, sous toutes ses formes, abolit les distances.

FESTIVAL INTERNATIONAL  
DU FILM SUR L'ART  
DU 13 AU 23 MARS 2003